

des crimes monstrueux commis par elle contre nos frères Acadiens ? Est-ce par reconnaissance des exécutions sommaires et des déportations qui ont suivi les événements de 1837 ? Est-ce pour reconnaître le mépris dont les Anglais nous accablent ? Est-ce pour remercier Albion de nous laisser respirer, et de participer, dans une mesure restreinte à l'administration du pays ? Mais cette liberté, elle ne nous l'a pas accordée ; nous la lui avons arrachée par la force. Si c'est pour cela que nous devons pirouetter incessamment devant elle, merci !

Sir Wilfrid Laurier n'ignore cependant point ces faits historiques. Il sait fort bien que si nous n'avions dû compter que sur la magnanimité de l'Angleterre victorieuse, maîtresse du sol que nos pères avaient fécondé, maîtresse de notre sort, de notre existence, nous serions depuis longtemps effacés de la liste des nations. Mais, grâce à l'énergie de nos devanciers, nous avons contraint nos vainqueurs à nous rendre le bien qu'ils nous avaient volé : la liberté. Sir Wilfrid Laurier ignore si peu cette particularité de notre histoire, qu'il n'a pu se dispenser de dire :

“ Il fut un temps où les libertés que nous avons maintenant nous étaiant refusées ; nous avons été obligés de combattre pour ces libertés-là. Je suis certain que parmi les Canadiens-Français qui m'entendent, ici, il y en a qui viennent de la rivière Chambly. S'il y en a qui viennent de la rivière Chambly, ils se rappellent des combats qui ont été livrés en 1837 pour la revendication de nos droits, et ils se rappellent également qu'au combat de Saint-Denis où les Canadiens-Français ont combattu les troupes anglaises, celui qui les commandait n'était pas un Canadien-Français, c'était un Anglais, le D' Wolfred Nelson. Ils se rappellent également le combat de Saint-Charles ; celui qui commandait les troupes rebelles dans ce temps-là, n'était pas un Canadien-Français, c'était un Anglais, M. Thomas Starrow Brown.”

Que prouve la présence, à cette époque, de citoyens d'origine anglaise dans les rangs des Canadiens-Français, sinon que les Canadiens, français et anglais, étaient également las du joug de l'Angleterre. Et s'il y avait, comme il y en a encore, des Canadiens-Anglais qui sont en antagonisme avec la métropole, pourquoi vouloir que nous, d'origine française ; nous, les ennemis héréditaires ; nous, les vaincus, nous ne manifestions que de l'amour pour la race irréconciliable.

Nous nous sommes battus pour la liberté, nous l'avons conquise. Puis nous avons fait la paix ; nous avons cimenté cette paix par un traité qui est loyalement observé de part et d'autre. C'est bien. Nous avons fait preuve de raison, de sagesse, de loyauté, et nous devons continuer, tant que les Anglais ne fouleront pas aux pieds le traité. Il est tout naturel de vivre avec eux en bonne intelligence, de se mêler à eux pour le travail commun, pour la prospérité de la nation, mais de là à les aimer comme des frères, non ! Nous ne le pouvons pas, et nous ne le devons pas sous peine d'être dupes de notre sentimentalisme.

Ensuite sir Wilfrid Laurier s'attache à démontrer que la guerre